

III

Portrait de la dame

Et maintenant que nous connaissons M. Albert de Sommerson, permettez-moi, monsieur, si vous n'avez rien à faire et si vous n'êtes pas trop ruiné, de vous présenter à mademoiselle Fanny de Saint-Maur — Éléonore Dupuis sur son acte de naissance — fille de dame Jacqueline Dupuis, en son vivant cuisinière dans les meilleures maisons du faubourg Saint-Germain. Elle avait si souvent changé de cuisine, qu'elle ne savait pas bien d'où lui venait sa fille, un modèle de vertu jusqu'à l'âge de quinze ans.

En effet, tant que la belle ne changea ni son nom de baptême, ni son nom de famille, elle fut citée au prône dans sa paroisse. Elle avait été la première à l'école, la première au catéchisme, la première au mois de Marie, jusqu'au jour où elle fut la première au péché.

Je vous fais grâce de la kyrielle de ses amoureux : toutes les femmes ont leur cabinet noir. Ne décachetons pas les secrets, croyons-les quand elles nous disent : « Je n'ai aimé que toi. » En amour, un homme d'esprit ne cherche jamais midi à quatorze heures ; il prend les femmes comme elles sont et ne veut pas trouver Jeanne d'Arc dans mademoiselle Schneider. Ce qui serait aussi désagréable à mademoiselle Schneider qu'à Jeanne d'Arc.

Depuis le cabinet noir, mademoiselle Fanny de Saint-Maur, surnommée la Charmeuse par le prince Rio, gagna en plein soleil ses titres de noblesse. Elle ne se mésallia plus. Elle se maria souvent, mais toujours avec un seigneur de belle lignée ou un gentleman de belle écurie. Celui qui n'avait pas de titres de noblesse devait au moins avoir six chevaux, quatre pour elle et deux pour lui.

Elle avait daigné, çà et là dans le demi-jour, ruiner ou entamer quelques financiers, mais ç'avait été bientôt fait. Elle ne s'attachait dans ses passions qu'avec les hommes du meilleur monde. Elle avait toujours des princes et des marquis sur la planche.

Elle n'en était pas plus riche pour cela ; je me trompe, puisqu'elle vivait en toute prodigalité ; les riches ne sont pas ceux qui amassent, mais ceux qui dépensent. Voici son budget en quelques mots.

Commençons par le passif :

1° Trois cent mille francs de dettes ; 2° une dépense annuelle de deux cent mille francs, c'est-à-dire un demi-million pour l'année courante.

L'actif se composait de :

1° Cinq mille francs par mois que donnait le prince ; c'était la contribution directe, mais elle avait un bon gouvernement ; 2° la contribution indirecte donnait beaucoup. Donc, au chapitre deux, on pouvait porter cent mille francs ; 3° contribution étrangère, cinquante mille francs ; 4° les jours donnés et qu'on pouvait vendre ou engager, cinquante mille francs.

Les recettes et les pertes de jeu à Bade et à Monaco s'équilibraient à peu près.

On voit que la demoiselle pouvait dépenser deux cent mille francs et payer soixante mille francs de papier timbré. Aussi disait-elle d'un ton très dégagé, en parlant du prince Rio :

— Oh ! il est très généreux, il me paie mes huissiers.

Elle était jolie, un peu grasse pour ceux qui n'aiment pas trop les promontoires ; figure douce et amoureuse, yeux toujours humides de volupté, bouche trop souvent souriante comme pour dire : « Frappez et l'on vous ouvrira. »

Quoique ce fût une femme d'ordre, puisqu'elle n'était saisie que deux fois par an, elle se payait çà et là un caprice sans trop s'inquiéter du lendemain. M. de Sommerson n'était pas le premier qu'elle eût pris pour sa figure ; il avait l'honneur de succéder, dans l'emploi des amants de cœur, à un trop joli cabotin du boulevard que toutes ces dames apprécient.

La nuit où nous assistons à une surprise tragi-comique, dans l'appartement de la dame, avenue des Champs-Élysées, le prince ne devait

pas venir; mais comme il avait été ce soir-là au bal de la Cour, il se ravisa. Voilà pourquoi — amour, tu perdis trois — et peut-être quatre, car je ne répondrais pas que le comte de Montmartel, qui habitait au-dessus, ne fût lui aussi un peu l'amant de mademoiselle Fanny de Saint-Maur, — la Charmeuse. —

IV

La Charmeuse

Cependant le prince, en entrant dans la chambre à coucher de sa maîtresse, s'était dit qu'il ne fallait pas la réveiller. Il marchait donc à pas silencieux vers l'agneau sans tache.

— Qu'elle est belle ainsi, murmura-t-il doucement.

Il admirait Fanny dans son sommeil. Elle était presque toute voilée par ses cheveux. Pourquoi était-elle ainsi échevelée? « Qui sait? se disait-il, l'impatience de l'attente, quelque songe de volupté. » D'ailleurs, depuis huit jours elle se montrait plus jalouse que de coutume.

La jalousie est un masque commode qui permet la colère, le dédain, la rougeur.

En se retrouvant dans cette douce atmosphère de la femme aimée, le prince ne put s'empêcher de se dire qu'il était bien heureux. Quelle que fût l'heure, il était toujours attendu; quel que fût le moment, elle était belle et douce pour le recevoir.

— Il faut à tous les hommes, pensait-il, une pareille femme et un pareil refuge. L'homme n'existe que par sa maîtresse; que deviendrait-il s'il ne venait une fois par jour se retremper dans la joie d'aimer et d'être aimé?

Le prince se complaisait beaucoup dans la chambre à coucher de Fanny. Il en aimait l'aménagement, les tentures, la pendule, les chenets, jusqu'au ciel du plafond, où la dame avait fait peindre une hirondelle pour lui porter bonheur. Pour la centième fois, dans le demi-jour d'une lampe discrète, il admirait la femme et l'encadrement. Tout était en harmonie intime. On sentait que la femme n'aurait pu dormir ailleurs. Il n'y avait là ni une seule ligne, ni une seule couleur ennemies. Un peintre y eût rêvé à sa palette.

Si vous n'êtes pas curieux d'entrer avec le prince dans la chambre à coucher de mademoiselle Fanny — il serait bien étonnant que vous n'y fussiez pas déjà allé, — monsieur mon lecteur — je vous dirai en quatre mots la figure de cette chambre.

La Charmeuse était couchée dans un beau lit du temps de Louis XVI, en bois finement sculpté, peint en blanc, relevé de quelques touches d'or. Sur les trois galeries supportant le baldaquin étaient sculptées des colombes s'en trebaisant. C'était le lit de Vénus elle-même; aussi les rideaux étaient-ils couleur gorge de pigeon.

Naturellement, le lit était sur une estrade. N'était-ce pas le trône de la reine de céans?

Sur la cheminée, vrai bijou en marbre incrusté de bronze doré, une glace biseautée dans un cadre en bois sculpté et découpé à jour. Devant la glace un lion d'or supportant une pendule d'argent; c'était encore du Louis XV, c'était déjà du Louis XVI. De chaque côté de la glace des cornets en ancienne porcelaine de Chine et des flambeaux cassolettes. Petit lustre au plafond comme

pour éclairer un ciel étoilé, lustre de Murano filigrane, cristaux de roche et verres de couleur.

Il y avait en outre, aux quatre coins de la chambre, quatre girandoles or et argent, à deux lumières. Sur une belle commode en marqueterie d'écaille et de cuivre garnie de bronze doré, une merveille ancienne, on pouvait admirer un nécessaire de voyage qui indiquait que la dame n'était pas toujours là. En effet, il lui arrivait souvent de vouloir comme les jeunes mariées passer une lune de miel à Fontainebleau ou à Versailles. C'était un bijou renfermant des bijoux, car il était en agate rubanée, monté par Froment Meurice, travail en argent, ornements en or repoussé. Toutes les pièces de l'intérieur étaient en or, une fortune pour une pauvre fille vertueuse. Et quelles formes sveltes et quelles fines ciselures! C'était le nécessaire d'une fée. Près du nécessaire un coffret Louis XIII en argent ciselé, une bonbonnière Louis XVI en or, émail violet, cordons ciselés en relief à feuillages. Sur le dessus un chat et un chien en relief avec des yeux en diamants qui se regardaient

comme un chien et un chat de faïence. A côté une boîte à mouches en ivoire, monture en argent avec une offrande à l'amour pour sujet. Petite merveille de Marie-Antoinette — ô profanation! Un carnet en écaille incrusté de burgau monté en argent, un étui vernis Martin rayé d'or et de carmin renfermant un flacon. Quoi encore sur cette commode? Une coupe en cristal de roche, bijou de la Renaissance monté en argent avec des figurines ciselées et émaillées, couvercle garni de dix chatons en turquoises.

Parlerai-je du chiffonnier, autre chef-d'œuvre de Boule où mademoiselle Fanny jetait toutes ses lettres qui sans doute s'habituèrent à se trouver ensemble, pêle-mêle de couronnes héraldiques et de couronnes d'argent? Elle se promettait de les relire un jour si elle faisait ses mémoires.

La belle avait quelques tableaux. Des Nymphes au bain de Diaz, une Amazone d'Alfred de Dreux, un coin de Venise de Ziem, une Bacchante sentimentale de Prudhon, une Innocente pervertie de Greuze.

Si vous êtes indiscret, nous entrerons dans

le cabinet de toilette. Vous voyez cela d'ici : une glace de Venise où l'on se mire en entrant. Remarquez l'encadrement en verre bleu sous une bordure en bois sculpté, découpé à l'italienne. Ici encore un lustre de Murano, qui jette ses douze yeux sur les douze beautés de la Charmeuse. Dans ces deux jardinières de vieux Japon, Fanny s'amuse à cultiver des tulipes, des bruyères, des jacinthes et des primévères. Le cabinet est tendu de lampas à dessins blancs sur fond chair de pêche. Sur cette fraîche tenture quelques nudités plus ou moins mythologiques de Lagrenée et de Baudouin, pour rappeler les amoureux à l'ordre — s'ils s'avisait de parler raison!

Je ne vous indiquerai pas les mille riens : des bijoux, des caprices d'orfèvrerie que nous rencontrons à chaque pas, sur la toilette, sur les consoles, jusque sur les divans. Je ne dirai plus qu'un mot sur ce pot et cette cuvette en argent à côtes contournées, à ornements rocaille. C'est le pot et la cuvette de madame de Pompadour. Chaque chose a sa destinée. Pas un demi-mot de plus.

Le prince était donc devant le lit de la

Charmeuse, ne voulant pas hâter son bonheur en réveillant la dame.

Il n'avait pas vu Fanny depuis le matin, il se représentait comment elle avait dû passer sa journée. Il lui avait écrit ces quelques mots vers quatre heures :

Ma mie,

Vous ne me verrez pas cette nuit. Mais demain j'irai vous demander à déjeuner et je vous mangerai toute vive.

C'était le style Henri IV.

Ma mie avait tout de suite écrit à Albert de Sommerson dans un autre style :

Mon Des Grieux,

Viens ce soir. J'irai tout à l'heure à l'Opéra. Après quoi je rentrerai et je m'endormirai pour que tu me réveilles. Mais ne me réveille pas avec un poignard.

Lord Sommerson, tout anglais qu'il fût, s'appriivoisait volontiers. Il connaissait bien les Des Grieux et les Manons d'aujourd'hui. Il ne s'était pas fâché de la comparaison. En

revenant d'un bal de duchesse où on imposait la culotte courte, il s'était attardé vaille que vaille chez Fanny, qui n'avait pas été peu surprise de le voir arriver en pareil équipage.

— Pourquoi viens-tu si tard ?

— Parce que les valseuses héraldiques m'ont fait perdre mon temps. J'aurais voulu passer chez moi pour changer de costume et ne pas faire ici une pareille entrée en culotte courte. N'ai-je pas l'air d'un conducteur de cotillon avec garantie du gouvernement ?

— Eh bien, avait dit la Charmeuse, change de costume.

V

Une chercheuse d'étoiles

Or, pendant que le prince était si heureux en regardant sa princesse, que devenait lord Sommerson dans le jardin d'Armide ?

Il neigeait toujours. Il avait les pieds glacés. Il ne savait que faire.

Il aurait bien pu escalader la grille sur la rue Lord Byron, pour s'enfuir chez lui. Mais le moyen de marcher pieds nus dans la neige ? Il espérait que la fenêtre allait se rouvrir et que la belle Fanny, sa seule providence, le rappellerait — à son foyer.

A cet instant, une autre providence se